

Hester Knibbe ou la poésie comme exhumation

C'est une langue envoûtante, du moins heureusement déstabilisante, que celle d'Hester Knibbe, née en 1946 aux Pays-Bas et aujourd'hui l'une des figures majeures de la poésie de langue néerlandaise. Son dernier recueil, *Archaiques les animaux*, publié par les éditions Unes dans une belle traduction de Kim Andringa et Daniel Cunin, permet au lecteur d'en goûter toute la saveur.

Langue qui, dans une dense économie, mêle le solennel au quotidien, le mythologique au contemporain, l'alliance (la première et la nouvelle) à l'extrême solitude. Langue qui interroge le destin de l'homme, le cherche entre les deux pôles que sont, d'un côté, la soif de connaissance et de construction, la volonté d'arraisonner la nature qu'a théorisée Heidegger, au prix de l'inquiétude et de la violence, et, de l'autre, le désir d'abandon et de contemplation, la nostalgie et l'espérance d'une « adhérence » aimante à soi et au monde.

De l'autre côté, en quelque sorte, un rapport archaïque au monde, un homme qui serait dans le monde comme « l'eau dans l'eau » pour reprendre l'expression qu'utilise Georges, dans sa *Théorie de la religion*, pour qualifier l'animal (« Tout animal est dans le monde comme de l'eau à l'intérieur de l'eau »). Cet archaïsme est-il désirable et l'homme en est-il capable ? C'est l'une des interrogations qui traverse le livre d'Hester Knibbe. Elle en rejoint une autre : en quoi l'homme dépasse-t-il l'animal, en quoi se confond-il avec lui ? Car le propre des animaux est précisément de mener leur vie dans ce rapport archaïque au monde.

Procès en révision

Le livre comporte deux parties. La première, la plus longue et la plus « archaïque » (nous voulons dire : mythologique et biblique), s'intitule « Acquittement pour Caïn » ; la seconde, plus apaisée et plus automnale, s'intitule « Il y a toujours ».

Voilà donc Caïn bénéficiant d'un procès en révision à l'issue duquel il est acquitté et même réhabilité. Car Hester Knibbe, rejoignant en cela maintes théologies, en fait une figure, un visage de l'humanité, un personnage complexe et divisé investi d'une intelligence et d'une volonté qui semblent d'abord le dépasser et auxquelles il ne sait quel destin assigner. Caïn porte ainsi en lui l'histoire et le destin de l'humanité. Et cette histoire a commencé par la fréquentation de la connaissance (peut-être quand Adam et Eve, parents de Caïn, goûtèrent du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?)

Au paradis en effet, il n'y avait pas de temps, pas de succession donc pas d'histoire. Celle-ci était seulement en germe :

« ...Sous le soleil //
se cachait donc autre chose, ce
que l'on pourrait appeler commencement et fin. »

Germe de l'histoire, germe de l'intelligence et de son désir de connaître, au sens le plus plénier du terme de faire advenir et naître en soi toute la complexité de l'être et du monde. Au risque de porter comme un fardeau cette neuve conscience :

« ...nous avait-on
dotés d'un cerveau pour rejeter //
le savoir ? Cependant, une tempête a parcouru
le jardin. Traversé par son souffle, chacun a pris
conscience de son corps et de celui //
de l'autre...//
...Envahis //
d'une sorte de force sombre et de pensées
tournoyant dans nos entrailles tels des poignards
en feu. L'avions-nous vraiment cherché ? »

Car en même temps que naissent conscience et connaissance affleurent le désarroi des pensées (« Sous son crâne // un nombre croissant d'idées / sur le pourquoi du comment »), l'énigme et la gratuité des actes (« Des // actes aussi sans qu'il y ait grand-chose / à opposer ni à ceci ni à cela »), l'expérience de la solitude et la peur de la finitude et de la mort : « le nœud coulant // de la perte nous a coupé le souffle ».

En même temps que naissent conscience et connaissance grandit aussi le désir de posséder les choses et les êtres, d'abord « intellectuellement » par la connaissance puis « physiquement » par la force et la domination. « Malgré ta douceur tu es // créé pour la destruction » entend l'homme Caïn, meurtrier de son frère Abel et premier meurtrier de l'histoire de l'humanité.

Pourtant sa mère, et le poète avec elle, l'acquittent, refusent la culpabilité qui est « convention », peut-être parce qu'une condamnation le mettrait au ban de l'humanité quand, au contraire, il est si représentatif de celle-ci dans ses élans et ses colères (« La colère // est une mode dans ce post-Eden »), dans l'errance aussi qui chez Caïn succède au refus de *garder* son frère. Comme s'il n'était en réalité pas responsable d'abriter dans son cerveau des désirs infinis qui se heurtent aux limites de son corps et de celui des autres.

Mais acquittement peut-être aussi, de façon plus positive, parce que Caïn est la figure du bâtisseur et du cultivateur : bâtisseur de la première ville, Enoch, et travailleur de la terre avec laquelle il entretient un rapport intime, charnel.

Fréquentation du sacrifice

L'expérience et le discours de l'enfantement dans la douleur traversent le livre d'Hester Knibbe. Ils sont manifestation de nouveau de l'ambivalence de l'être et de son rapport au monde : la venue au monde, la naissance apparaissent en effet à la fois comme une délivrance et une calamité. Après la Chute, l'enfant mis au monde est projeté dans la menace et le malheur et l'on croise alors la figure de cette jeune néerlandaise qui, dit une note, « conservait ses quatre nouveaux-nés auprès d'elle, dans des valises entreposées dans son grenier, après qu'elle les eut tués ». Par volonté de les sauver de la violence du monde :

« ...Je les ai sauvés
avant l'heure des claques tapes coups,
de l'estocade, car une chose est claire, lion et agneau
ne s'accordent plus ».

Violence du monde qui fait naître le désir de regagner le sein de sa mère. Ambivalence d'une maternité qui ne peut mettre au monde qu'en perdant une part, intime, « intestinale », d'elle-même. Qu'en se sacrifiant donc. Ce n'est pas le moindre mérite de la poésie d'Hester Knibbe que de faire apercevoir la profondeur, blessure et gouffre, de cette ambivalence. La profondeur de la maternité.

Cette expérience originelle et fondatrice (et en cela archaïque) du sacrifice se diffuse dans d'autres poèmes, ainsi ceux écrits lors d'un voyage en Grèce, près de Thèbes, au cours duquel Hester Knibbe visite le sanctuaire consacré au héros Amphiarios qui, dit-on, possédait des dons de guérisseur. Expérience, plus exactement, du sacrifice des innocents, comme si l'homme était toujours tenté de sauver sa vie, d'acheter la clémence et la bienveillance du monde et des dieux en livrant ce que celui-ci contient de plus pur. Par une sorte de pensée magique, archaïque :

« ...un agneau pour une pensée
un enfant pour un vent favorable, le cœur
d'un poupon pour sauvegarder
son corps à soi. »

L'épreuve de l'automne

L'épreuve d'un automne intérieur traverse aussi *Archaïques les animaux* dans sa seconde partie intitulée « Il y a toujours ». Epreuve au sens photographique du terme qui fait apercevoir l'automne intérieur du poète, révèle un visage aux couleurs de cette saison si « finissante » et pourtant si chaude, si palpitante. Dans l'avancée de l'âge, il s'agit de trinquer « myopes à un avenir rouillé », avec :

« l'esprit ailleurs le joyeux foutoir de chutes
colorées sous un bois toujours plus dépouillé
des surges et un ciel sans cesse plus impitoyable ».

Une poésie du dernier voyage se déploie alors qui discerne dans la lumière de l'automne un « banal prophétique » (étonnante et très signifiante alliance de mots) annonçant qu'« il y a / toujours une dernière // percée à travers membrane et coquille. » Poésie d'un « départ dans l'affection et le bruit neufs » qui rappelle Rimbaud, dans un ultime arrachement à l'empilement des archives d'une vie qui clôt le livre :

« Brûlons les vieilles [on ne peut s'empêcher de voir ici un trait d'humour...] //
lettres, tous ces mots et phrases /
joliment altérés par la pluie blanchis par le soleil
regardons-les dévorés par les flammes...//
...Parcourons //
sans tarder d'autres villes ».

Dans l'avancée de l'âge, il y a l'amour aussi qui donne de faire à deux le dernier voyage. Ainsi dans ce très beau poème commençant par le mot « Oui », isolé, serein, paisible :

« ...le sphinx qui nous pose
l'énigme *qui des deux le plus l'autre* ne doit //
en rien t'inquiéter, tenons-nous simplement
la main et au bout du chemin nous dormirons. »

La poésie comme exhumation

Est-ce parce qu'il est issu de la terre, dans un rapport intime et charnel avec elle (comme son ancêtre Caïn) que l'homme, dans son entreprise de connaissance de soi et du monde, semble voué à exhumer une vérité qui résoudrait l'énigme de son existence ?

Il y a en tout cas dans la poésie d'Hester Knibbe ce désarroi (ce désordre intérieur), un désarroi actif, cette inquiétude qui fouillent le monde, les visages et la terre pour y trouver le fin mot de l'histoire. En cela, l'entreprise du poète est réellement archaïque, attachée à mettre au jour, à mettre en mots les ressorts cachés de l'être et de son destin dans le monde. Sans que cette entreprise soit assurée d'aboutir, sans qu'elle puisse échapper à une certaine impasse, courant peut-être à sa perte :

« J'ai creusé et creusé la terre
trouvant sans cesse et dessous et dessous mais exhumé ça faisait
une montagne où chaque réponse chaque étonnement devait
se débrouiller pour se trouver parmi les autres. »

Mais quelle que soit son issue, cette entreprise est lucide et vraie, courageuse aussi. Et la poésie qui la dit, une poésie de l'exhumation, de l'excavation, est fascinante de force et de véracité. D'authenticité, jusque dans la manifestation orale et quasi-physique de ses limites, comme dans ces poèmes où le vers s'arrête net, au milieu de la phrase. Voilà ainsi ce que dit de ses enfants la mère:

« ...je les ai
rudoyés forcés au bonheur non sans savoir
combien parfois la vie nous. Fers, galères ».

Voilà l'œil aussi qui « retourne dans une lumière qui / tarde à, voit dans cette lumière un banal prophétique ».

En brisant ainsi sur un mur de silence l'élan du vers, ces ellipses (aposiopèses) donnent à la langue d'Hester Knibbe cette tension, ce rythme envoûtants qui mêlent le mythe et la trivialité, l'archaïque et le quotidien.

Hester Knibbe, *Archaïques les animaux*, trad. Kim Andringa et Daniel Cunin, Editions Unes, 2019, 75 pages, 16 €.

Hester Knibbe est née en 1946 à Harderwijk (Pays-Bas). Elle a travaillé toute sa vie dans le domaine de la biochimie clinique et vit à Rotterdam. Son premier recueil, *Tussen gebaren en woorden*, paraît en 1982. Son œuvre compte une quinzaine d'ouvrages qui interrogent avec acuité et distance les comportements humains confondus entre nécessité intime et culpabilité collective. Ses poèmes soulèvent au scalpel le vernis d'une forme d'hébertude de vivre sans seconde chance, et révèlent les doutes, la honte, la peur d'exister, entre évocations bibliques, mythologiques et contemporaines. Lauréate des Herman Gorter Prize, Anna Blaman Prijs, Roland Holstprijs et du Gedichtendagprijs, elle a obtenu en 2015 le VSB-Poëzieprijs, l'une des distinctions les plus importantes aux Pays-Bas, pour *Archaïques les animaux*.